

Donald Ghautier

La mer



de
de plume en plume

La mer

La mer, les nuages et le soleil s'offrent à mes yeux dans un tableau coloré, une trilogie romantique digne de William Turner. « Pierre, il est temps de repartir » me rappelle ma sœur Isabelle, ma confidente du moment. Je me retourne et la regarde. Elle me prend la main et me ramène à la voiture. Je lui propose de prendre le volant mais elle refuse, invoquant son envie de conduire. Je suppose qu'elle veut me préserver car je suis fatigué par de longues nuits sans sommeil passées à ressasser l'image de Mathilde, la grande absente du jour. La route s'égrène monotone et tranquille, entre Deauville et Paris. Isabelle assure une cadence rapide, pressée d'en finir avec sa mission d'infirmière pour son amoureux refroidi de frère. Le prénom de Mathilde me brûle les lèvres et résonne en ostinato dans mon cerveau déprimé.

- Crois-tu au destin, Isabelle ?
- Pas vraiment, Pierre. La vie est fait de bonheurs, de malheurs, de rires et de larmes.
- Comment fais-tu pour tenir, alors ?
- J'ai quatre enfants, un mari, une maison à payer. Je n'ai pas le temps de philosopher.
- Tu es une terrienne, Isabelle. Parfois je t'envie.

Ma sœur ne peut pas comprendre. Enfant, elle organisait ses maisons de poupées en quartiers géométriques, régentait l'univers féérique de son imaginaire avec des lois organiques dignes du Journal Officiel et me reprochait souvent de préférer les ronds aux carrés.

Nous approchons de Paris. Je sens l'odeur du macadam, la vibration des rames de métro et le bruissement de la Seine. Isabelle reste concentrée sur la circulation routière devenue orageuse.

- Je pense déménager, quitter cette ville où tout me rappelle Mathilde.
- Tu exagères.
- Pourquoi ?
- Où vas-tu aller ?
- N'importe où sauf ici.
- Tu veux tout lâcher à cause d'une fille rencontrée il y a moins d'un mois ?
- Oui
- Elle t'a largué comme une vieille chaussette ; ça arrive à beaucoup de gens très bien.

Mathilde. Je me souviens de nos débuts passionnés, à parcourir les boutiquiers le long des quais et à discuter des heures durant de nos livres préférés. Nous étions en symbiose naturelle, attentifs aux moindres faits et gestes de chacun, des amants romantiques dans un

monde brutal.

La capitale s'affiche enfin, avec ses immeubles de musée et ses voies aérées. Isabelle ne parle plus, déjà occupée à planifier ses lessives, à préparer sa journée de travail et à imaginer des travaux pédagogiques pour son commando en culottes courtes.

- Je ne suis pas une vieille chaussette !
- Pardon ?
- Mathilde ne m'a pas jeté à la poubelle tel un vulgaire appareil défectueux.
- Comment appelles-tu son blackout ?
- Elle a voulu prendre du recul. Nous étions devenus trop fusionnels, trop envahissants.
- Tu l'as dit ! Mathilde en avait marre du pot de colle prénommé Pierre.
- Elle aimait ça.

Isabelle se met à rire. Elle a toujours agi de la sorte dès que la discussion devenait compliquée ou source de controverse. Ma sœur et moi sommes différents, à croire que notre génétique s'est emballée après sa naissance, dans un ultime effort de rébellion. Je suis le rêveur et elle la réaliste.

- Tu es casse-pieds à chercher midi à quatorze heures, Pierre. Mathilde s'en est lassée.

Isabelle se lâche à son tour. Elle en a désormais fini avec la phase diplomatique, préférant sortir l'artillerie lourde. Ses mots me blessent, comme quand nous étions enfants à nous chamailler pour l'attention de nos parents ou les faveurs de nos cousins. Je sais la bataille perdue d'avance tellement elle dispose d'armes efficaces. Son bouclier émotionnel lui permet de repousser les assauts d'un petit frère devenu son cinquième enfant, celui à cacher aux voisins parce qu'il lui fait honte. Mon arsenal s'avère limité, surtout maintenant, à l'âge adulte, quand les larmes de crocodile n'obtiennent plus l'effet escompté. Je préfère me réfugier dans un mutisme de façade. Je ne l'écoute plus.

Nous sommes arrivés en bas de chez moi. J'embrasse ma sœur sans grande conviction. Je suis content de la voir partir. Elle a pollué mon air, avec ses atomes de mauvaise foi et ses molécules de conformisme. Je vais me purifier en pensant à Mathilde, au temps heureux de notre amour éternel, bercé par la divine musique de Claude Debussy, une passion commune. Le monde est trop sale, pétri d'imperfections et de bas compromis, pour terminer mon week-end sur les derniers mots de ma sœur.

Je suis assis dans mon salon, à écouter « La Mer » interprétée par l'orchestre de Cleveland. J'imagine Mathilde à mes côtés aux premiers rangs, en train de retenir son souffle quand Pierre Boulez lance la section de cuivres à l'assaut des violons. Je la regarde. Elle est magnifique dans sa robe de soirée, avec sa longue chevelure blonde et ses

immenses yeux bleus. Je l'aime. La musique nous emporte dans des notes grandioses. Son flot balaie la toile de mes illusions perdues.



Publication certifiée par De Plume en Plume le 27-05-2026 : <https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Donald Ghautier](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [La mer sur DPP](#)